

— Enfin Cécile, il me faut ta promesse, je te supplie de devenir ma fille.

— Je la suis déjà par la tendresse, ma tante ; peut-être vaut-il mieux ne point songer à former d'autre lien entre nous.

— Ma santé s'affaiblit, Cécile ; si je mourais, je veux que l'avenir d'Henri soit assuré. Ecoute, peut-être dis-tu vrai, mon fils n'a point songé à faire de toi sa fiancée ; mais il sait ce que vaut un conseil de sa mère, et jamais il ne transgressera un de mes ordres...

— Vous voulez l'obliger ?...

— A vivre comme un gentilhomme de sa race et de son nom, à fonder à son tour, une famille honorée. Tu consens... tes larmes et tes caresses me répondent... C'est bien ! merci ma fille... Demain je parlerai à Henri.

Les deux femmes passèrent la soirée ensemble, tandis que Jeanne rangeait l'herbier du comte, et qu'Henri jouait une sonate de Mozart.

Le lendemain la comtesse de Civray fit appeler Henri.

— Madame la comtesse attend monsieur le comte dans le cabinet du feu comte, dit le valet de chambre au jeune homme.

— Dans le cabinet de mon père ! vous en êtes sûr, Comtois ?

— Très sûr, monsieur le comte !

Henri congédia Comtois du geste. Il resta un moment devant sa glace, étudiant scrupuleusement les lignes de son visage, et ce fut seulement quand il l'eut ramené à l'expression du calme absolu qu'il se dirigea vers le cabinet rouge.

La pièce avait gardé non pas seulement le souvenir, mais l'empreinte du mort.

Pas un meuble n'avait été dérangé depuis. Tout y conservait la physionomie d'autrefois. Et il fallait des circonstances graves pour qu'on l'y convoquât.

Une seule fois, Mme de Civray y avait mandé son fils depuis la mort de son mari : le jour de la majorité du jeune homme, quand elle lui remit les titres de la famille, et les contrats de ses propriétés. Il fallait que ce qu'elle avait à dire fût bien solennel pour que sa mère l'appelât dans cette pièce, à la fois austère et funèbre.

Elle l'attendait, assise sur un canapé. C'est sur ce même siège allongé qu'elle avait passé de longues journées, en compagnie du comte valétudinaire.

Henri s'avança pourtant avec une certaine aisance.

Une chaise se trouvait en face du canapé, il s'appuya d'une main au dossier et mit familièrement un genou sur le siège.

— Mon fils, dit la comtesse, j'ai voulu te parler ici, afin d'appuyer mes paroles de toute l'autorité que ton père aurait eue sur toi...

— Je vous écoute, ma mère.

— Tu es maintenant un homme... Je me vieillis.

— Oh ma mère !

— Je me vieillis, et je ne veux pas mourir avant de te savoir heureux... Tu te marieras, Henri, pendant que je suis encore de ce monde, afin que je puisse bénir tes enfants.

— Vous voulez, dites-vous, me voir heureux ?

— En peux-tu douter ? Mon choix n'en sera-t-il pas la preuve ?... Tu me connais assez pour savoir que les questions d'argent sont peu de chose pour moi... J'aurais pu, sans doute, choisir pour toi un parti plus brillant, mais j'ai mis les questions du cœur avant celle des intérêts...

A mesure que la comtesse de Civray parlait, le front d'Henri se rassérénait. Ses derniers mots amenèrent un sourire sur ses lèvres.

— Vous avez bien fait, dit-il, je vous reconnais, et à mon tour je vous remercie et je vous bénis. Peut-être jamais n'aurais-je osé vous parler d'un projet auquel est attaché le bonheur de ma destinée ; mais, en y acquiesçant, vous prenez sur toute ma vie d'imprescriptibles droits à ma reconnaissance... Oui, c'est d'elle que j'espère les joies de la famille, le calme du foyer, tout ce que l'homme a le droit d'ambitionner et d'attendre... Il fallait la simplicité de votre caractère, la grandeur de votre âme pour concilier ces choses si

difficiles, les obligations d'état et les aspirations du cœur.

— Je respire ! dit la comtesse de Civray, je redoutais... Sais-je pourquoi, j'avais cette crainte que tu refuserais...

— D'accepter Jeanne pour femme ? Elle que vous m'avez accoutumé à traiter avec la tendre familiarité d'une sœur...

Mme de Civray se leva toute droite.

— Jeanne, répéta-t-elle, Jeanne ! et elle tomba de toute sa hauteur sur le canapé.

Le cri qu'elle poussa avait été entendu ; deux jeunes filles entrèrent à la fois dans le cabinet du comte : Jeanne et Cécile.

Mme de Civray attira cette dernière sur sa poitrine, puis, d'un geste menaçant, elle fit signe à Jeanne de sortir.

CHAPITRE IV.

SACRIFICE

La douairière de Civray resta seule dans le cabinet rempli du souvenir de son mari. La nuit venue, la cloche sonna l'heure du repas sans que la comtesse prit place à la table de la famille. Elle déclara qu'elle ne paraîtrait point, et, en même temps, Robert Comtois, fils de son fidèle valet de chambre, transmit à l'abbé Chaumont la prière que lui adressait la comtesse de vouloir bien la venir trouver dans la soirée.

Au moment où Jeanne, stupéfaite, s'était vu chasser du cabinet de Mme de Civray, une douleur aiguë lui mordit le cœur ; il lui sembla que l'on pressait sa tête dans un étai. Quelque chose de semblable à un vertige s'empara d'elle. Elle ne comprenait pas, elle ne devinait rien ; mais sa pensée creusait une sorte de gouffre noir dans lequel il lui semblait qu'elle roulait sans espoir de salut. Mme de Civray l'avait éloignée d'elle. Il était impossible de se méprendre sur l'autorité de son geste et l'expression de son visage. Et, cependant, qu'avait fait Jeanne ? De quelle faute s'était-elle rendue coupable ? Dans cette âme pure, pas une ombre ; dans ce cœur ingénu, pas un battement qu'elle eût rougi d'avoir ! Jeanne avait dans l'âme des limpidités d'eau bleu et de ciel d'été. Elle vivait entre la prière et le travail. Elle s'épanouissait à toutes les tendresses légitimes. Sa reconnaissance pour Mme de Civray était sans bornes, de même qu'elle chérissait profondément Cécile. Pour chacun des membres de cette famille, elle aurait, sans regret, sacrifié son bonheur, regardant le renoncement, comme le premier des devoirs.

Ainsi, ce qui la troublait, ce qui gonflait sa poitrine de sanglots, c'était de ne pas comprendre le motif de la scène qui venait de se passer.

A force de chercher une raison, elle trouva un prétexte.

Jamais, à aucune époque, Jeanne n'avait franchi le seuil de la retraite où s'isolait souvent le comte de Civray. Il se pouvait que, soudain, interrompue dans son entretien avec son fils, la comtesse eût consenti à y recevoir Cécile qui faisait partie de la famille, mais qu'en dépit de son attachement pour Jeanne, elle refusât de l'y admettre ; cela devait être. Cela était. Jeanne avait trop lieu de le croire pour accepter une autre idée ! Alors elle s'accusa d'imprudence. Elle aurait dû songer à cela. Mais l'élan de son cœur l'avait emportée, comme il l'emporterait toujours. Elle se calma lentement. Pendant la soirée, elle fit demander si la comtesse pouvait la recevoir, mais Comtois lui répondit que la douairière et l'abbé Chaumont avaient ensemble un grave entretien. Alors Jeanne rejoignit Cécile.

Mlle de Saint-Rieul travaillait au tambour dans un angle du salon. Elle accueillit Jeanne avec son beau et franc sourire, et lui ménagea une place auprès d'elle. Henri se mit au clavecin et joua pour s'éviter de parler. Cette fois il improvisait avec une sorte de fougue désespérée. De soudains soubresauts emportaient sa pensée, rompant le premier motif de la mélodie pour lui faire jouer de sourdes plaiates. Cécile semblait complètement déroutée par cet étrange mélodie ; sans la suivre. Jeanne en comprenait le sens

par l'instinct. Lorsque le comte eut joué longtemps, il quitta le salon après s'être incliné, sans parler, devant Jeanne et devant Cécile, puis il remonta chez lui.

En passant devant le cabinet rouge, il entendit un bruit de voix. Sa mère et l'abbé Chaumont causaient.

— On prononce sur mon sort, murmura-t-il.

Il entra dans son appartement, ouvrit un livre, et mit à lire.

A l'aube, les bougies du candélabre brûlaient encore, et le comte Henri, le front penché sur ses bras, se livrait à un sommeil tardif.

La conversation de Mme de Civray et de l'abbé fut longue.

Ni l'un ni l'autre ne discuta sur le fond. Il s'agissait seulement de connaître quels moyens employer pour ramener le calme dans la famille. Il n'en restait qu'un : la manière dont on vivait au château devait changer d'une façon absolue. Dans un autre temps, Mme de Civray aurait songé à s'installer à Paris, avec Henri et Cécile ; mais on parlait, depuis quelques mois, d'agitations sourdes, d'agissements mystérieux de la philosophie sur les masses, de la marche croissante d'idées subversives. Quelques-uns, voyant avec des yeux alarmés ce qui se passait, annonçaient un avenir gros de nuages. Rien n'eût été plus imprudent que de choisir cet instant pour une installation à Paris. Mieux valait attendre que ce souffle d'orage fût passé ! Un autre moyen restait, et ce fut celui-là que l'on résolut de mettre en œuvre.

Quand l'abbé Chaumont quitta la comtesse de Civray, celle-ci paraissait calme ; le précepteur d'Henri venait de lui répondre du succès.

Le lendemain, l'abbé Chaumont partit pour Paris, muni d'une somme assez importante ; il en revint une semaine plus tard, l'air paisible, satisfait d'avoir complètement réussi dans sa négociation.

Cependant le dernier mot n'était pas dit.

Depuis l'heure où Mme de Civray apprit l'involontaire préférence qu'Henri accordait à Jeanne sur Cécile, elle évita de reprendre avec son fils l'entretien qui s'était trouvé si soudainement interrompu.

Avec Jeanne, sauf un peu de froideur, elle se montrait douce. La jeune fille se sentant remplacée dans le cœur de la comtesse, s'effaçait devant Cécile avec une humilité touchante.

Mme de Civray manda la jeune fille, dès qu'elle connut le résultat des démarches de l'abbé Chaumont.

Jeanne arriva vêtue de noir, comme si, par avance, elle prenait le deuil.

Calme et paisible, elle s'assit en face de Mme de Civray. Celle-ci, par un retour de cette tendresse, qui, pendant longtemps, avait réjoui sa vie, attira Jeanne près d'elle. Peut-être aussi craignait-elle l'interrogation des grands yeux de la jeune fille.

— Jeanne, lui dit-elle d'une voix lente, pesant bien sur les mots pour les graver dans l'esprit de celle à qui elle s'adressait, Jeanne, j'ai pensé qu'il était temps de songer à ton avenir.

— Mon avenir ! répéta la jeune fille en secouant la tête, oh ! il est bien arrangé d'avance. Je n'ai d'autre ambition, d'autre avenir, que de vivre auprès de vous, de vous soigner, de vous aimer. Vous dites parfois que votre santé s'affaiblit ; bien que je refuse de le croire, je veux du moins être là, si, comme vous le dites, elle venait à s'altérer. Que m'importe le reste, à moi ? Vous et Civray, voilà toute ma vie.

— Tu te trompes, Jeanne, répondit la comtesse, d'une voix qui se creusait davantage ; je te remercie de ton dévouement, mais je ne saurais l'accepter.

— Que parlez-vous de dévouement, Madame ! ne vous dois-je pas tout ce que j'ai, tout ce que je suis ?

— Hélas ! dit la comtesse, sans le vouloir, je t'ai peut-être ménagé des chagrins !

— Vous, Madame !

Oui, moi ! Les vieilles gens ont leurs entraînements comme les jeunes, et qui sait si tu ne m'accuseras pas un jour, d'avoir fait, à la fois, pour toi trop et trop peu ?

— Je ne vous comprends pas, Madame,

— Je t'ai vu naître, Jeanne, tu es grandi à Civray, et, à l'heure où la mort frappa ton père, je te regardai